

La fatalité des fronts continus

Autor(en): **Rouquerol, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 12

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341815>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

| | | |
|--------------------------------|---------------------------------|--------------------------------|
| Pour la Suisse : | ABONNEMENT | Pour l'Étranger : |
| 1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.— | | 1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.— |
| 3 mois fr. 4.— | Prix du N ^o fr. 1.50 | 3 mois fr. 5.— |

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne _____ Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Pré du Marché, 3 — Lausanne

La fatalité des fronts continus

« Nous ne recommencerons pas la guerre de tranchée » est le refrain familial de tous ceux qui l'ont vécue. Qu'en savent-ils ?

Elle a été l'effet de causes déjà anciennes auxquelles aucun des belligérants n'avait prêté son attention.

La question de savoir s'il serait en notre pouvoir de nous interdire la continuité des fronts et la tranchée qui la caractérise dans une guerre nouvelle dépend de la survivance de ces causes directrices. Nous nous proposons de rechercher si les perfectionnements apportés au matériel de guerre depuis 1914 les ont rendues caduques.

* * *

Un auteur anonyme écrivait en 1891 dans une étude sur l'évolution de la tactique (*Revue militaire suisse*) :

« Nous n'ajoutons pas foi à ceux qui prétendent que l'offensive n'a rien perdu de sa valeur. La défensive n'est pas, comme on l'a dit, une attitude dont la force réside dans des avantages purement défensifs. Elle a une vertu propre. » Et plus loin : « L'une de ces lignes (l'un *des fronts opposés*)

ne pouvant réussir de front cherchera à déborder l'autre ; celle-ci, à son tour, prolongera son front, et ce sera un concours à qui s'étendra le plus dans la mesure où son effectif le lui permettra. Ou du moins, les choses se passeraient ainsi si on pouvait se développer indéfiniment ; mais la nature présente des obstacles. La ligne s'arrêtera à un point d'appui, à une mer, à une montagne, à la frontière d'une nation neutre. »

Ces prévisions sonnaient faux dans le concert de voix autorisées préconisant le principe de l'offensive, même aveugle, qui devait sévir dans l'enseignement pédagogique de la tactique jusqu'aux premiers combats de 1914. Le sens prophétique d'un avertissement dont la hardiesse avait motivé l'anonymat de son auteur s'est alors spontanément révélé. Complète justice a été rendue à sa clairvoyance. Il s'agissait du lieutenant-colonel Em. Mayer, dont la réputation d'écrivain militaire n'est plus à faire aujourd'hui.

Attaché par des liens de camaraderie aux maréchaux Joffre et Foch, il avait vainement cherché à leur faire approfondir ses idées.

* * *

Ce rappel n'est pas sans intérêt au moment où certains esprits tentent de détourner la préoccupation d'une nouvelle guerre de tranchée par des hypothèses sur les causes de la stabilisation de 1914. Ne peut-on pas y voir, dit-on, l'aboutissement d'un concours de causes accidentelles ou d'une conception particulière du général von Falkenhayn sur la conduite de la guerre ?

Dans ces deux cas, il n'y aurait aucune raison pour que l'effet de ces causes s'imposât de nouveau.

Personne, croyons-nous, n'oserait soutenir que la réalisation de faits prévus plus de vingt ans d'avance suivant une logique irréprochable a été le résultat de simples coïncidences ou des jeux du hasard.

Quant à l'hypothèse d'une influence personnelle du général von Falkenhayn sur la stabilisation, elle paraît démentie par ses premiers actes dans le commandement suprême des armées allemandes le 12 septembre 1914.

En effet, dès la mi-septembre il prescrivait au commandant de la V^e armée allemande, entre Argonne et Meuse, de se porter en avant. Un ordre analogue était donné en même temps au détachement du général von Strantz de se porter de la région de Metz sur les hauts de Meuse. Ces mouvements avaient manifestement l'investissement de Verdun pour objectif. La vigueur déployée par les troupes chargées de ces missions montre qu'elles ont été arrêtées après des succès tactiques incontestables, non par ordre de la direction suprême, mais par les résistances qu'elles ont rencontrées.

Nous sommes ainsi amenés à reconnaître que la formation des fronts continus de la grande guerre a été la conséquence logique de causes supérieures. Le lieutenant-colonel Mayer les a indiquées en 1891. Peuvent-elles être encore opérantes ? Ce sont la puissance de l'armement particulièrement favorable à la défensive et l'accroissement des effectifs des armées modernes. L'une et l'autre ont évolué depuis la grande guerre, mais uniquement dans le sens de l'augmentation. Cette première constatation est bien de nature à faire supposer que leurs conséquences ont suivi la même progression.

Les caractères essentiels des matériels modernes nous paraissent confirmer cette première supposition. Nous examinerons à ce point de vue les possibilités actuelles de l'artillerie, de l'aviation et de la mécanisation ou motorisation, enfin des gaz. Ce sont les branches du matériel moderne dont les perfectionnements depuis la guerre peuvent entraîner de sérieuses modifications à la tactique de 1918.

Quand nous sommes entrés en campagne en 1914, des portées dépassant 7000 mètres étaient considérées comme exceptionnelles pour l'artillerie. La plus grande portée des canons français était exactement de 9900 m. pour le canon

de 155 long de l'artillerie française et de trois ou quatre kilomètres de plus pour le 130 allemand.

La portée des obusiers géants de 300 et 400 autrichiens et allemands ne dépassait pas 12 000 mètres.

Les observatoires d'artillerie étaient toujours très éloignés des objectifs, et l'incertitude des tirs non observés en interdisait généralement l'emploi. Au cours même de la guerre, l'aviation venant au secours de l'observation terrestre a permis d'utiliser, dans des tirs réglés, l'extrême portée des pièces. Une étude serrée de la balistique a donné le moyen de faire des réglages de tirs muets, parfaitement efficaces, surtout par des concentrations de feux. Nos lecteurs connaissent le principe du réglage muet qui consiste à calculer les coordonnées du tir d'après les renseignements topographiques ou météorologiques et le régime des pièces. Le tir d'efficacité peut être utilement ouvert sur ces données, même si le contrôle du tir est impossible.

Dans ces conditions et grâce aux grandes portées actuelles, des batteries disséminées sur un front d'une dizaine de kilomètres et plus, peuvent exécuter des concentrations de feux, sans observation directe devant la totalité de leur front. Ces possibilités ont été mises en évidence en plusieurs occasions au cours de la grande guerre, mais il est évident qu'elles ont été puissamment accrues par l'augmentation des portées de l'artillerie et de l'instruction de son personnel. Elle donne un avantage à la défense dont l'organisation, en raison de sa stabilité, peut aisément être meilleure que celle de l'attaque.

Parmi les exemples de concentrations de feux que la grande guerre nous fournit, nous en rappellerons deux qui peuvent donner l'idée des services que l'artillerie à grande portée peut rendre dans l'avenir.

En janvier 1915, le 16^e corps d'armée allemand tenait le front de l'Argonne depuis l'Aisne jusque vers la hauteur de Vauquois, restée célèbre par les combats sanglants dont elle a été le théâtre. Ce front comprenait une partie boisée, l'Argonne, où les troupes allemandes cherchaient à pro-

gresser, et une partie moins couverte entre l'Argonne et Vauquois compris. Cette dernière ayant reçu une mission défensive fut constituée en secteur distinct de la forêt sous les ordres du commandant de l'artillerie du corps d'armée, particulièrement apte à tirer de son arme le rendement maximum. En fait, bien que ce secteur allemand ait été tenu par un effectif d'infanterie très faible pour son étendue, il a résisté à toutes les attaques françaises.

De même dans la région des hauts de Meuse, en novembre 1914, une concentration des tirs d'une quarantaine de pièces ouverts en moins d'une demi-heure a mis fin rapidement à de sérieuses menaces d'une attaque allemande.

Il résulte de ces considérations que les progrès modernes de l'artillerie donnent de nouvelles possibilités d'extension et de forces aux fronts défensifs.

L'aviation a fait naître de grandes espérances pour les troupes d'attaque. Le camouflage des organisations terrestres et l'habitude de faire la nuit des importants mouvements ont singulièrement réduit les effets de son activité. Son rôle dans les reconnaissances à toutes distances est considérable ; mais elle ne peut prétendre à l'interdiction de tout service de découverte de la part de l'ennemi. Il est donc logique de penser que toutes les tentatives de débordement d'un front opposé seront exposées à se heurter à une extension du front attaqué dans les mêmes conditions qu'en 1914 dans la mesure des disponibilités des réserves.

En l'état actuel, il est difficile de se faire une opinion sur le rendement possible des parachutistes. Sans tirer des conclusions formelles des expériences faites en France au cours des dernières manœuvres d'automne, on peut dire qu'elles n'ont pas fait avancer la question de l'utilité de cette nouveauté. Jusqu'à preuve du contraire, les actions de parachutistes ne paraissent pas devoir dépasser les limites d'épisodes extrêmement risqués.

La supériorité aérienne donnera certainement un avantage à celui qui la possèdera, mais rien jusqu'ici ne nous autorise à croire qu'il sera décisif. Elle n'empêchera pas

un parti inférieur à ce point de vue de créer des lignes de défense devant lesquelles une attaque pourra trouver un échec sanglant.

On peut citer à titre de performance de l'aviation les manœuvres italiennes de 1937 en Sicile : Une concentration sur un théâtre de combat en Sicile, d'escadrilles ayant accompli des vols sans escale de 2800 kilomètres, y compris leur action dans le combat. Ces avions ont rempli sans mécompte leur mission en collaboration étroite avec les forces de terre et de mer. La réussite de semblables opérations exige des ordres donnés assez longtemps d'avance et l'importance des résultats escomptés dépend de celle des objectifs. S'il s'agit d'une organisation défensive sérieusement camouflée et pourvue de bons abris, ces résultats seront maigres.

La motorisation des forces terrestres donne les mêmes facilités aux manœuvres de débordement de l'attaque et à la réplique de la défense. Comme toute nouveauté technique, le char de combat a remporté dans ses débuts des succès de surprise. Mais sur un champ de bataille moderne ses succès seraient difficiles à renouveler devant une défense utilisant les obstacles artificiels, les mines, et le canon anti-char. Les Abyssins qui n'étaient en somme, que des guerriers barbares ont bien trouvé, paraît-il, le moyen de faire tomber une douzaine de chars italiens dans des pièges.

On n'empêchera jamais les prouesses d'engins mécaniques isolés. Mais ils ne sont pas capables en masse de mener de bout en bout une attaque avec leurs seuls moyens, et leur emploi en masse réclame souvent une sérieuse préparation d'artillerie.

Nous n'entrerons pas dans les discussions d'école pour savoir si les engins mécaniques doivent présenter des échelons en arrière, de plus en plus groupés, ou être dilués à l'extrême.

Un fait certain est que l'emploi des engins motorisés doit étendre démesurément les fronts de l'exploration et de la couverture. En même temps, il en relâche les mailles.

Aucun élément d'une armée en campagne ne peut se considérer à l'abri d'une incursion d'isolés insaisissables.

Dans les manœuvres anglaises du dernier automne, un des partis était entièrement mécanisé ; l'autre ne l'était que partiellement et comprenait de l'infanterie à pied et de la cavalerie à cheval ; les éléments de découverte des deux partis ont pu également atteindre le poste de commandement de leur adversaire. Ils l'auraient aisément mis à mal en cas d'opérations réelles. Dans ces mêmes manœuvres, la défense avait eu l'habileté de canaliser par des obstacles l'attaque des chars ennemis. Ceux-ci, pris dans une souricière, sont tombés sous le feu de canons anti-chars. Une contre-attaque de chars a complété leur défaite. Cet épisode a été, en fait, une affaire de chars où l'infanterie ne paraît avoir joué aucun rôle.

On voit volontiers dans le char moderne le successeur du cavalier cuirassé au compte duquel l'histoire met un bon nombre de succès. L'arme à feu, en se perfectionnant a peu à peu chassé le cuirassier du champ de bataille. Que deviendra le char au fur et à mesure que l'artillerie sera plus apte à le détruire ? C'est le secret de l'avenir que les exercices du temps de paix n'ont pas encore percé.

En tout cas, en l'état actuel de l'armement, l'emploi des chars ne semble pas favoriser un parti plus que l'autre dans le combat. Les observateurs des dernières manœuvres anglaises estiment même qu'il est tout à l'avantage de la défense.

Les manœuvres des gaz créeront, sans doute, des épisodes locaux. La comparaison de leurs effets dans l'attaque et la défense ne peut fournir d'autre conclusion que celle de l'emploi de l'artillerie même de l'un et l'autre parti. Elle serait à l'avantage de la défense.

* * *

Ces considérations semblent corroborer pour l'avenir les prévisions du lieut.-colonel E. Mayer réalisées en 1914.

Elles confirment le courant d'opinion qui, dans la période décisive de la grande guerre, a fait prescrire la création de positions successives et la formation de très fortes réserves stratégiques.

La puissance du feu « s'exercera demain sur le champ de bataille où elle régnera en maîtresse avec une violence et une profondeur accrues en raison des progrès de l'aviation de bombardement et de l'allongement des portées de l'artillerie moderne ». Ainsi s'exprime le rapport-préface de l'instruction française sur l'emploi tactique des grandes unités du 12 août 1936. Ce texte rapproché des dispositions relatives à « la Bataille » contenues dans la même instruction est loin de préconiser l'offensive comme le but de toute opération militaire. Offensive et défensive y sont traitées comme des formes de la guerre auxquelles les militaires doivent également se préparer pour savoir s'adapter aux circonstances. Les tendances reflétées dans les règlements allemands paraissent montrer plus de préférence pour l'offensive.

Les offensives contre un front organisé en profondeur, même à la hâte, ont été tellement ruineuses dans les dernières années de la guerre que leur échec a constitué de véritables victoires pour les défenseurs. La 2^e bataille de Champagne, de septembre 1915, et la bataille de l'Aisne de 1917 ont été par leurs conséquences morales des succès pour les Allemands ; dans la bataille de France de mars 1918 et celle des Flandres du mois d'avril suivant, nos ennemis ont fait reculer les alliés sur une très grande profondeur ; l'interruption de leurs succès avant d'avoir pu rompre le front adverse a eu le retentissement matériel et moral d'une grave défaite. Le progrès des armes ne peut qu'accroître cette physionomie de la bataille dans l'avenir.

Peut-on craindre qu'une surprise technique vienne contredire les prévisions générales que nous venons d'indiquer ? Nous ne le croyons pas.

Est-ce que les obus géants de 38 et de 42 centimètres ruinant en quelques coups des fortifications réputées à toute

épreuve ont changé le cours général de la grande guerre ? Et les gaz toxiques ? et les chars ? Le lieut.-colonel Mayer n'y pensait sûrement pas lorsqu'il écrivait en 1891 les lignes prophétiques rappelées au début de cette étude. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour négliger tous les indices des perfectionnements techniques des armées étrangères. Car dans tous les cas, ils peuvent causer de très graves déconvenues. Il suffit de rappeler à ce sujet les essais de mortiers géants poursuivis plusieurs années avant la guerre dans les empires centraux. Le secret dont ils étaient entourés n'avait pas empêché les étrangers d'en connaître l'existence. Ils n'y ont pas attaché l'importance qu'ils méritaient. Cette négligence a été lourdement payée.

Les perfectionnements des procédés de tir des armes à grande portée augmentent dans une très large mesure les possibilités de défense des régions montagneuses avec des effectifs très réduits.

Il s'agit ici de mouvements importants de troupes et non de simple infiltration exigeant une défense rapprochée.

Une artillerie à grande portée peut être installée dans un site très élevé échappant aisément aux attaques terrestres. Elle peut commander les régions de passage éloignées sur simple avis d'un service de guet.

* * *

Notre conclusion sera qu'en dépit de tous les arguments de sentiment contre la stabilisation des fronts d'une grande guerre, et nonobstant les surprises d'engins inédits, la guerre entre grandes nations modernes évoluera rapidement vers la stabilisation et l'usure.

Général J. ROUQUEROL.
